

Un nouveau rapport dénonce le harcèlement des stagiaires en médecine

Racisme, sexisme, dénigrement... Comme leurs collègues en dentisterie, les aspirants médecins sont victimes de comportements inappropriés durant leur stage.

En début de semaine, le bureau des étudiants de médecine (BEM) de l'ULB remettait aux autorités de l'université bruxelloise un rapport faisant état de harcèlement systématique des étudiants en sciences dentaires. Dès mercredi, le recteur Yvon Englert annonçait le lancement d'une procédure disciplinaire et la suspension de deux professeurs.

Ce rapport n'est pas le seul qui mette en lumière les mauvaises expé-

riences vécues par les étudiants au cours des stages. *Le Soir* a pu consulter un mémoire portant sur « la prévalence des mauvais traitements chez les étudiants en médecine lors de leurs stages en master dans le réseau ULB et sa corrélation avec la dépression et le burn-out ». Ce travail s'appuie sur une enquête menée en coordination avec les autorités académiques dans le but d'améliorer une situation que l'on savait problématique.

Au cours de l'année, les étudiants

de la faculté de médecine avaient été invités à répondre à une série de questions sur la manière dont se déroulaient leurs stages dans le milieu hospitalier. Les témoignages parlent d'humiliations répétées, de racisme décomplexé, de gestes déplacés et de blagues obscènes...

Le rectorat de l'ULB annonce qu'il compte utiliser cette étude pour mettre en place des mesures correctrices.

Dénigrement, racisme et sexisme : le quotidien des stagiaires en médecine

Un rapport, antérieur à celui dénonçant les dérives en dentisterie, mettait déjà en avant les comportements inappropriés de membres du personnel hospitalier avec les stagiaires. Il servira de base à une étude plus approfondie sur les nombreux cas de burn-out en médecine.

LUDIVINE PONCIAU

Harcèlement, violence, injure... Les révélations de cette semaine sur les comportements de quelques professeurs de dentisterie à l'ULB ont poussé le « bureau des étudiants administrateurs » (BEA) à lancer une vaste enquête auprès de l'ensemble des étudiants de l'université. Un questionnaire à travers lequel ils sont invités à dénoncer les mauvais traitements dont ils auraient été victimes. Après analyse des témoignages reçus, une enquête plus approfondie sera menée dans chaque faculté, précise le bureau des étudiants.

Si la question du bien-être des étudiants préoccupe tant leurs représentants et les instances académiques, c'est en raison du taux anormalement élevé

de dépression et de burn-out constaté chez les étudiants inscrits en faculté de médecine. Un malaise qui pourrait être en partie lié à de mauvaises expériences vécues au cours des stages, comme le relève un rapport que *Le Soir* a pu consulter et qui met en lumière d'importants faits de sexisme, de racisme ou de dénigrement.

Au cours de l'année, les étudiants de la faculté de médecine avaient en effet été invités à répondre à une série de questions sur la manière dont se déroulaient leurs stages dans le milieu hospitalier. Les réponses et les situations décrites ont servi de base à la rédaction d'un mémoire aujourd'hui finalisé et portant sur « la prévalence des mauvais traitements chez les étudiants en médecine lors de leurs stages en master dans

le réseau ULB et sa corrélation avec la dépression et le burn-out ». C'est d'ailleurs de ce mémoire dont s'est inspiré le bureau des étudiants en médecine (BEM) pour sonder plus spécifiquement les futurs dentistes.

La différence entre les deux rapports réside dans le fait que l'enquête sur les stages en médecine a été menée en coordination avec la faculté et dans le but, explique-t-on au BEM, d'améliorer une situation que l'on savait problématique. A contrario, la faculté et le rectorat n'ont découvert les résultats de l'enquête en dentisterie - et la gravité des faits dénoncés - qu'après leur publication puisqu'ils n'étaient pas associés à la démarche.

30.000 euros dégagés

« Depuis un certain temps, nous menons une réflexion sur le déroulement des stages et sur la manière dont ils sont évalués par les services et les maîtres de stage », explique le BEM. « Notre objectif est de développer un meilleur système. En parallèle, une étudiante a travaillé sur le bien-être et sur les effets des stages sur la santé mentale. Elle est donc allée trouver la doyenne pour lui exposer le projet et a obtenu son soutien. »

Les résultats de cette première enquête sur les stages en hôpitaux et les témoignages interpellants collectés par la mémorante ont permis, ajoute l'organe représentatif, « de mettre des chiffres sur des situations qu'on connaissait depuis toujours, qui ne sont pas liées à l'ULB mais plutôt à la spécificité des études médicales, du milieu hospitalier ».

Selon le BEM, les comportements inappropriés de certains médecins envers leurs stagiaires seraient moins nombreux et moins graves que ceux dénoncés par les sondés en dentisterie. Il est vrai qu'un seul témoignage fait état de faits de violence physique et que la majorité des dérapages sont de l'ordre du sexisme, du racisme ou du dénigrement. Ce qui n'est pas sans gravité pour autant. « Il faut que les maîtres de stage réagissent aux évaluations négatives. On espère une évolution des mentalités, tandis qu'en dentisterie on attend vraiment des réponses systémiques. »

Le rectorat de l'université confirme lui aussi que l'ULB s'est associée à l'initiative de la doctorante et qu'il compte utiliser cette étude pour mettre en place des mesures correctrices. Une enveloppe de 30.000 euros a déjà été dégagée pour remédier au problème de stress intense et de mal-être constaté

chez les post-gradués en médecine. Un budget qui, « au vu des problèmes apparus en dentisterie », indique Nicolas Dassonville, chef de cabinet du recteur de l'ULB, Yvon Englert, devrait être revu à la hausse afin « d'élargir le spectre ».

Vendredi, une partie des étudiants qui ont participé à l'enquête sur les dérives en dentisterie ont été entendus par les autorités académiques. Les professeurs mis en cause dans le rapport et ceux qui pourraient avoir été témoins de ces faits le seront aussi.

« Nous continuons notre travail de lutte contre le harcèlement », poursuit Nicolas Dassonville, qui rappelle que les victimes peuvent à tout moment s'adresser au vice-recteur en charge des affaires étudiantes ainsi qu'aux référents désignés pour recueillir ces témoignages dans le strict respect de l'anonymat.

Depuis un certain temps, nous menons une réflexion sur le déroulement des stages et sur la manière dont ils sont évalués par les services et les maîtres de stage

Le bureau des étudiants en médecine

Blagues obscènes et gestes déplacés

Des 169 étudiants qui ont répondu au questionnaire, deux tiers sont des filles. Ce n'est sans doute pas un hasard puisque près d'une étudiante sur deux (48 %) dit avoir été victime de discriminations liées au genre, de harcèlement sexuel ou de violences sexuelles au moins une fois au cours de ses stages.

Les remarques et insultes offensantes ou sexistes représentent 37 % des faits constatés, les avances non voulues 11 % et le langage corporel dérangeant 15 %. Aucun cas de violence physique n'a été rapporté. On parle de quoi exactement ? De « remarques habituelles comme on les vit dans la vie courante. Concentration sur le physique, remarques et comportements déplacés », se désole une sondée. Mais aussi d'une étudiante qui s'est vue récompensée d'avoir fait un bon stage par « une main sur la fesse ». « Lors de mon stage en gynécologie », témoigne une autre, « alors que je demandais un renseignement sur l'endroit où je devais me rendre, le chef de service m'a obligée à lui tenir la main. » « Se voir demander au milieu d'une garde si j'aimais qu'on me lèche les seins ou avoir un doigt dans l'anus. Bof... », renchérit une troisième. A d'autres

encore, on explique que « la féminisation de la profession est un problème », qu'« une femme dans une salle d'opération, c'est toujours la catastrophe » ou qu'« on écoute que les garçons ici ». La palme du bon goût est attribuée à ce médecin qui, s'adressant à sa jeune stagiaire, lui signifie qu'elle est « à la bonne taille » pour pratiquer une fellation. Tout en finesse ! L.P.O.

Racisme décomplexé

A la question « avez-vous subi des discriminations ou d'autres types de violence liés à votre origine ? », 87 % des sondés répondent par la négative. Par contre, quand ça dérape, ça dérape ! Les propos vont des questions déplacées comme « Pourquoi vous faites un stage dans ce quartier et pas plutôt dans un quartier de votre communauté comme Molenbeek ? » au racisme décomplexé : « Quelle est votre origine ? Ah oui, syrienne. Ce ne sont pas ceux qui font des attentats ? » ; « On m'a demandé ouvertement si j'étais juive » ; « Etant

métis afro-européen, un médecin m'a demandé s'il se pourrait que je fasse des enfants... négroïdes ? » ; « Belge ? Ah bah... c'est bien. Ça devient rare de nos jours, regarde autour de toi. On n'est pas nombreux. » L.P.O.

Humiliation et moquerie à tous les étages

57,4 % des étudiants sondés affirment avoir subi des agressions verbales au moins une fois. Les comportements les plus fréquents sont les insultes (35,5 %), les paroles embarrassantes (30 %) ou humiliantes (27 %). Les étudiants dénoncent un certain mépris, des insultes, des humiliations devant le personnel ou les patients, des moqueries à propos de l'orientation choisie ou des notes obtenues aux examens et, dans certains cas, de l'exploitation. Florilège : « Bouge. T'es conne ou t'es conne ? » ; « Envoyée faire les courses pour le repas de midi du médecin » ; « Garder le bip pour qu'il aille chercher ses clopes dans sa voiture » ; « Aller chercher des médicaments à la pharmacie pour la femme du médecin » ; « Ignorance totale » ; « Impression d'être un meuble » ; « Traités d'esclaves » ; « Un chien a plus de droits que toi »... L.P.O.

témoignages « Notre prof insulte tous les étudiants »

L.CO.

Si tous les projecteurs médiatiques sont rivés sur l'ULB, l'université n'est pas le seul établissement d'enseignement supérieur à connaître des tensions entre certains profs et leurs étudiants. *Le Soir* a recueilli le témoignage de Mathilde*, une étudiante de 34 ans en assistance sociale à la haute école libre de Bruxelles (HELB). Mathilde raconte le comportement déplacé d'un professeur. « C'est un homme qui insulte tous les étudiants, tout le temps. Avec lui, tu n'as pas droit à la parole. Il nous traite comme de la merde, se permet des remarques déplacées... ». détaille la jeune femme. Des remarques déplacées ? « A une étudiante mère de famille, il dit : "On ne fait plus d'études après des enfants." Il s'autorise des remarques sur la tenue des femmes. Il nous parle de génocides alors qu'on a des étudiants rwandais dans la classe... »

Conclusion : « C'est un homme infernal. D'autant qu'il n'enseigne pas bien. Il ne traite pas de sa matière en classe, il parle de choses et d'autres, sans rapport

avec son cours. En plus, cela fait des années qu'il fait rater tout le monde en première session. C'est pour cette raison que je ne vais plus à son cours, cela ne servirait à rien. » Avant de baisser les bras, Mathilde et d'autres étudiants ont cherché à alerter la direction de l'HELB. En vain. « On est même venus avec des enregistrements, mais on nous a dit que ça se retournerait contre nous. Que le professeur était nommé, qu'on ne pouvait rien faire. »

Autre établissement, autres problèmes. Jeanne*, la trentaine, est diplômée en médecine d'une grande université francophone. Il lui restait ses années d'assistantat, cette période de stage pour conclure le parcours difficile qui mène à la médecine générale. Las, Jeanne a dû jeter l'éponge. Elle tente actuellement de se reconstruire après un burn-out. « J'envisage de reprendre le cursus à la rentrée, mais depuis trois semaines j'ai de nouveau des angoisses à l'idée d'y retourner », souffle-t-elle. Son histoire est celle d'un ras-le-bol des conditions de travail et d'enseignement. « On a l'im-

pression qu'on n'est pas respectés, qu'on n'est pas considérés », dit cette jeune femme qui « n'a jamais raté un examen de sa vie ». Il y a d'abord la machine administrative, grippée. « Les annulations de cours récurrentes sans qu'on soit prévenu ; les secrétaires – souvent débordés de travail – difficilement joignables ; le stress de ne pas remplir les bons formulaires ; des temps d'attente de plusieurs mois pour avoir un papier... »

Il y a aussi quelques chefs de stage tout-puissants, qui font vivre un enfer aux assistants les plus fragiles. « On m'a déjà hurlé dessus pour une absence. Alors que j'avais envie de me suicider à cette époque, on m'a reproché de mettre le service en difficulté », raconte Jeanne. « Evidemment, il y a des chefs de stage très bien. Mais certains m'ont dégoûtée de ce milieu. » Aujourd'hui, Jeanne aimerait changer d'université : « Mais avec les relations très compliquées avec l'administration, je ne sais même pas si j'y ai droit. »

* prénoms d'emprunt



la doyenne « On doit s'assurer du bon accueil des étudiants »

ENTRETIEN

L.PD

Joanne Rasschaert est la doyenne de la faculté de médecine de l'ULB.

Vous connaissiez l'existence de cette enquête ?

Elle a été soumise au comité d'éthique et a été très bien reçue. On sait que tout ne se passe pas comme ça le devrait avec les médecins durant les stages, mais ça a permis d'objectiver des faits. On sait aussi que le taux de burn-out et de dépression est plus élevé en médecine que dans les autres populations du même âge mais, jusqu'ici, aucune étude de ce genre n'avait été réalisée en Belgique.

Le bureau des étudiants de médecine estime que les faits relatés sont moins graves que ceux dénoncés en dentisterie. Certains témoignages sont pourtant ahurissants...

Je pense aussi qu'il faut faire une distinction entre les deux dossiers. Dans ce cas-ci, il faut davantage faire évo-

luer les mentalités. Les encadrants ne se rendent pas toujours compte de leurs comportements. C'est notamment lié au stress. Mais il faut s'assurer du bon accueil des étudiants, surtout dans un contexte compliqué lié à la surcharge de travail et au financement. On a une grosse cohorte d'étudiants cette année et on en demande aussi beaucoup plus à nos encadrants. Il faut voir s'ils souhaitent encore recevoir des étudiants et combien. On a aussi identifié certains services où le stress est plus important.

Et des médecins responsables de ce malaise ?

Non, l'étude ne pointe aucun nom ou hôpital en particulier. C'était notre volonté. Mais pour les faits les plus graves, oui, on cherchera. On travaille en bonne relation avec les hôpitaux pour sensibiliser et définir des objectifs clairs dans un certain timing.

L'enquête en dentisterie et maintenant les stages en médecine. L'image de l'ULB est-elle écornée en cette période d'inscriptions ?

Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise période pour cela. Je ne vais pas dire que ce n'est pas dérangeant pour l'université, mais c'est surtout ce que j'ai lu dans ce rapport qui me désole.

Les faits de sexisme sont particulièrement dérangeants. Le corps médical a encore du chemin à faire en

matière d'égalité des sexes ?

Pas dans les plus jeunes générations. La profession se féminise très fort et les filles sont plus nombreuses dans des spécialisations où on les voyait moins. Les hommes sont donc confrontés à la présence des femmes avec toutes les dérives qu'on a pu observer, mais qui existent partout ailleurs aussi. Depuis l'affaire Weinstein, les gens osent plus parler, même si c'est encore compliqué. Il faut aussi remettre ces témoignages dans leur contexte.

Dans le dossier dentisterie, on s'est aperçu que certains propos ne reflétaient pas la réalité de la situation.

Certains propos relatés sont inadmissibles et on voit mal dans quel contexte ils pourraient l'être...

Il y a eu, il est vrai, des abus et des comportements inadmissibles. D'où l'intérêt de la sensibilisation. J'ai commencé ce travail en dentisterie, durant des travaux pratiques, et j'ai constaté que la situation s'était améliorée.